

## La lisière éblouissante - Charlie Hebdo

Yannick Haenel

---

La littérature est excessive, ou elle n'est pas. Tout ce qui importe doit se dire en termes absolus, sinon à quoi bon ouvrir des livres ? Seule nous attire l'intensité ; la vérité scintille dans le débordement. C'est ce qui nous saute aux yeux, aux tripes, aux nerfs lorsqu'on commence à lire *Papillon de verre*, de Raphaëlle Milone (éd. Diaphanes), le premier roman d'une jeune femme qui affronte les gouffres avec une témérité stylistique extrême.

Lisez ça, c'est électrisant, tortueux, génial, délirant : « *La littérature éblouit la logique* », écrit-elle.

De quoi s'agit-il ? Une femme, Vivianne, après une tentative de suicide de l'homme qu'elle aime (Isaac), se met à écrire.

L'argument semble maigre. Mais voici que l'écriture déferle en cascades d'éclairs, et l'ouvre, par-delà le chaos d'affects, à une justesse folle – ce qu'elle appelle ses « *convulsions d'acrobate anarcho-critique* ».

Comment se retrouve-t-on la proie d'un démon ? Et d'abord, qu'est-ce qu'un démon ? Est-ce l'emprise d'un narcissique qui, sous couvert d'« amour », vous colle sa glu asservissante ? Ou plus obscurément ce vertige, logé en vous, qui cherche partout

cette mort ?

Nuits blanches, alcool, sexe et désespoir : on est dans la zone du péril, où la folie rôde : la narratrice se qualifie elle-même, avec un humour merveilleusement tordu, de « *cinglée diaprée* ». Mais le livre de Raphaëlle Milone ne se réduit pas au énième récit d'hystérie amoureuse ; il met en scène un sacrifice : de victime, la narratrice devient ordonnatrice – c'est le sens de toute écriture. Retourner la dépossession dont on est l'objet, c'est s'accorder à sa propre élection. *Papillon de verre* est le récit balbutiant, sexuel, frénétique et souverain d'une telle cérémonie.

### **Dans les brèches de la solitude s'ouvrent alors des lumières intactes**

Et ce que j'aime dans ce périple du tourment, c'est son imprégnation : ce que fait Vivianne de ses lectures est le grand sujet. Elle les vit : « *Si tu veux la littérature, vole-la* », écrit-elle. On n'aime pas la littérature impunément, elle vous prend tout entière ; et son empreinte, en vous brûlant, vous consacre. Ainsi Vivianne, en cherchant sa voix, rejoue-t-elle, à sa manière compulsive et détraquée, l'histoire des déchirements, des extases, et des plus grandes solitudes, Artaud, Selby, dont elle suce l'écorchement.

« *Isaac t'avait dit qu'avec toi il avait l'impression d'être Verlaine avec Rimbaud.* » Tout est donc renversé : « l'Époux infernal », c'est elle ; et lui, la « Vierge folle ». Autrement dit : un jour viendrait où il voudrait la tuer (le livre raconte ainsi comment une femme échappe à la mise à mort psychique voulue par son amant).

Dans les brèches de la solitude s'ouvrent alors des lumières intactes, la poésie des brindilles, le murmure des astres, l'enfance

innommée, une musique à venir délivrée du scénario des carnages psychiques. •